

	Floc'h Jean-Marie : Né le 18-03-1883 à Plouvien ; 1908, prêtre ; 1910, vicaire à Lanvéoc ; 1913, vicaire à Edern ; 1934, recteur de Lannéanou ; 1944, recteur de Kergloff ; 1949, recteur de Lanneufret ; 1954, maison Saint-Joseph ; décédé le 20-10-1960. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1961 p. 235-237.
--	--

Le 20 Octobre 1960, dans sa 78e année, l'abbé Jean-Marie Floc'h était rappelé à Dieu.

Né à Plouvien en 1883, il fit ses études à l'école des Frères du Folgoët, au Collège de Lesneven et au Séminaire de Quimper. Prêtre en 1908, il exerça son ministère, au titre de vicaire à Plouzané, à Lanvéoc et à Edern ; au titre de recteur à Lannéanou, à Kergloff et à Lanneufret. La guerre de 1914-18 le mobilisa dans le Service de Santé.

Le pays qui le marqua le plus profondément et auquel il demeura toujours attaché par le coeur, ce fut Edern. Il y arrivait en 1913. La petite paroisse aux confins du pays « glazik » et de « la Montagne » ensoleilla sa jeunesse et sa maturité sacerdotales. Assez imprégnée de christianisme pour ne pas décevoir, accueillante au prêtre sans exigences trop puritaines, Edern fut un fief exactement à sa mesure : il y régna durant 21 ans. Nul fils du Léon ne respira plus à l'aise dans la Cornouaille.

Dans ces lignes qui lui sont filialement dédiées, on ne cherchera pas à le suivre dans le détail de son apostolat. Mais on espère que ceux qui ont connu ce prêtre sans apprêt, sans dol, heureux de vivre et fidèle à ses amitiés, y reconnaîtront les traits essentiels de son attachante personnalité.

D'abord, rien de sensationnel dans son existence. Ce qui ne veut pas dire qu'elle fut sans épreuves et sans luttes. Mais il avait la pudeur de ses pensées et manifestait dans la vie une aimable philosophie que les moins avertis croyaient exempte d'inquiétude.

Son action sacerdotale ne tendait pas à inventer les méthodes nouvelles d'action catholique. Fils de « zone bleue », il n'exerça longtemps son ministère qu'en paroisse de chrétienté. L'apostolat traditionnel le marqua trop profondément pour qu'il se sentît la vocation de pionnier. Quand, au-delà de la cinquantaine, il reçut la houlette du pasteur et pour des pâturages moins gras, il arrivait trop tard pour sortir des chemins battus. Ce n'était pas sa grâce de défricher. Mais ce fut sa vertu de garder, même dans la solitude, une inconfusable sérénité et de ne jamais douter des victoires de l'Eglise.

Il cultiva l'amitié et la taquinerie. Les deux vont souvent de pair. Au presbytère de Briec, sous le long règne du bon M. Soubigou, les jeunes de l'entre-deux guerres se souviennent d'avoir assisté à de bruyants débats « politiques » dont ils s'amusaient follement... M. Floc'h jouissait de jeter le pavé dans la mare, tandis que le placide M. Kervran distillait un « perfide » venin qui ne tardait pas à provoquer les explosions. C'était du grand sport « parlementaire » ! Evidemment on se séparait les meilleurs amis du monde... et en sacrifiant aux rites d'usage

Il n'était pas né orateur et ne le devint jamais. Sa phrase, cahotante, s'aheurtait au premier obstacle. L'envol se brisait, la flamme s'éteignait avant d'avoir jeté son éclat.

Il n'était pas non plus ce qu'on appelle un intellectuel. Mais il avait un don épistolaire extraordinaire. Ses lettres étaient des chefs-d'œuvre de mouvement et de vie, d'autant plus précieuses qu'il n'en abusa guère.

Jeune prêtre, il se piqua de savoir chanter. Non pas qu'il fût un « grégorianiste », comme dirait un organiste que je connais bien. Mais la voix résonnait en puissance, ponctuée dans les modulations par un inimitable tic des oreilles que ses loustics d'enfants de chœur eurent tôt fait de remarquer. Les paysans, plus sensibles à la force qu'à la délicatesse, lui donnaient la palme sur tel de ses collègues manifestement plus doué. Il acquit de bonne heure un harmonium tout neuf. Il n'en joua jamais que très modestement, mais, autour de l'instrument, il rassemblait des grappes d'enfants. Un dimanche, à l'ahurissement général, l'un de ces enfants accompagnait les chants de la grand-messe paroissiale. Jamais maître ne fut plus enivré du succès de son élève !

Sa chambre était un moulin. Elle était ouverte à tout moment à ses choristes. Ils s'y livraient, en son absence, à d'autres ébats qu'à ceux des cérémonies liturgiques. C'était leur salle de patronage. Quand survenait « 'n Aotrou Floc'h », il grognait faiblement ; manifestement, il jouissait le premier de leurs petits chahuts. Au départ on tirait au sort les parts du « gwastel bras » !

Les jeunes furent toujours ses privilégiés. Il les aima comme un père. Ils étaient sa famille, « sa joie, sa couronne ».

Durant les vacances, il les menait à travers la campagne en de merveilleuses équipées de collégiens, aussi insoucieux du couvert qu'un frère de François d'Assise. A l'heure du repas, la bande tombait sur une ferme du maquis. Le capitaine, à la tête de sa troupe, faisait bruyamment irruption dans la cour, et occupait la maison sans plus de façon : il avait des amis partout.

Parmi ses jeunes, il demeura toujours attentif à déceler des germes possibles de vocation. Chose extraordinaire, dans une paroisse jusqu'alors assez aride, on vit bientôt se lever, à son rayonnement, la blanche promesse du sacerdoce. De 1920 à 1934, sept ou huit jeunes clercs s'échelonnèrent de très près. Tous, d'une manière ou d'une autre, se rattachaient à sa paternité sacerdotale. C'est, je crois, le joyau de sa couronne de gloire.

Il fut toujours une force de la nature. Elle en imposait aux plus matamores. J'ai connu plus d'un fier-à-bras qui, en sa présence, jugeaient prudent de baisser d'un ton.

Son sport c'était la bicyclette, à long rayon d'action, la marche surtout. Il allait dans sa paroisse et au-delà par monts et vaux, d'un pas uniformément pressé, suant, soufflant, au rythme régulier de la canne qui pointait haut.

Les infirmités n'apparurent que dans la vieillesse. Le corps se tassait un peu, les jambes commençaient à grincer, Mais le buste projeté en avant leur imposait encore la cadence de toujours.

Retiré à la maison de Saint-Joseph, il vivait dans ses souvenirs qu'il ressassait juvénilement à tous ses interlocuteurs. De loin en loin il survenait dans les presbytères amis, disposé à prolonger l'hospitalité. Mais par quelle extravagance, quelle anomalie, les cadets n'ont-ils plus le temps d'écouter les aînés ? Il se réfugiait alors à la cuisine, bougon et dépité : « Ils sont tout le temps occupés comme ça ? » questionnait-il. Vivant dans le passé, il comprenait mal les « excentricités modernes ».

Après Saint-Pol de Léon, Plouvien, avec de nombreux confrères, lui a fait de très priantes obsèques. Il avait toujours aimé sa paroisse natale qu'il visitait fidèlement et dont il connaissait par le menu la « petite histoire ».

Les exercices de la Mission s'y achevaient dans la préparation de la Toussaint. C'est dans cette radieuse espérance que nous avons déposé sa dépouille mortelle au pied de la croix de son cimetière, là, à l'entrée du grand porche de gloire.

J.L.G.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 14/04/1961, p. 235.